

## Souvenirs d'une pionnière <sup>1</sup>

Entrevue avec le Dr Danielle FLAGEY

– *Quelle est l'origine de la S.B.P. ?*

La S.B.P. a été créée en 1948, comme un rejeton de la Société Psychanalytique de Paris. Trois analystes avaient suivi une formation. D'abord une analyse à Bruxelles, chez le docteur Hoffman. Celui-ci, un élève de Freud, avait quitté l'Autriche pour fuir le nazisme. Lechat et Dugautier ont été suivre à Paris des séminaires et des supervisions.

Lors du congrès des psychanalystes de langue française qui s'est tenu à Bruxelles en 1948, les Français ont accepté de reconnaître « l'association des psychanalystes de Belgique », qui comportait donc seulement trois membres, M. et Mme. Lechat et M. Dugautier.

– *Pouvez-vous nous parler de Lechat et Dugautier ?*

C'étaient de purs autodidactes, sans formation universitaire. C'était une époque de pionniers, et il régnait à Paris un esprit missionnaire qui peut faire comprendre une reconnaissance qui dans la suite eût paru discutable.

Ultérieurement, la société a été complètement reconstruite, mais au départ, Lechat et Dugautier pouvait donc former de nouveaux analystes.

– *Quel y a été votre rôle et votre parcours ?*

---

1. Titre de la rédaction.

Je m'étais passionnée dès mon adolescence pour des lectures concernant la psychanalyse, notamment l'*Introduction à la Psychanalyse* de Freud, et des livres de Jung. J'ai eu la chance, en sortant du lycée, de rencontrer à Paris un cousin médecin très lié au milieu psychanalytique, qui m'a encouragée dans mon désir de devenir psychanalyste, en me recommandant toutefois de faire d'abord des études de médecine. C'est lui qui m'a expliqué en quoi consistait la formation de psychanalyste, et qui m'a recommandé Dugautier comme didacticien. J'ai été le voir dès le début de ma deuxième année de médecine, et le plus curieux est qu'il m'ait tout de suite acceptée en analyse didactique. Ceci signe bien le prosélytisme de l'époque, et une étudiante en médecine, même aussi jeune, ouvrait, une perspective vers le milieu psychiatrique. Et en effet, je suis devenu psychiatre, et j'ai eu l'occasion d'entraîner tous les confrères du service universitaire de psychiatrie de l'U.L.B. à une formation de psychanalyste.

J'ai donc fait ma formation psychanalytique en même temps que mes études de médecine, ce qui est tout à fait impensable aujourd'hui. Je n'étais d'ailleurs pas la seule : mon ami Daniel Luminet a entrepris une analyse peu après moi. Il est dans la suite devenu professeur de psychiatrie à Liège.

Il y avait alors un petit groupe d'analystes en formation dont plusieurs se sont perdus en route, mais certains, comme Willy Drapier et le docteur J-L. Van Nypelseer, ont poursuivi une carrière d'analyste.

Les séminaires théoriques étaient organisés toutes les semaines, et chacun allait en supervision chez un analyste autre que son didacticien.

Personnellement, j'ai fait un travail de fin de formation sur la névrose obsessionnelle. J'avais eu la chance d'avoir eu en analyse deux cas de névrose obsessionnelle aussi typique que « l'homme aux rats », qui avaient vu disparaître leurs symptômes... Aux innocents les mains pleines ! J'ai alors été nommée membre titulaire de notre association.

Mes bons maîtres m'ont indiqué que je pouvais former de nouveaux psychanalystes. Ceci m'a semblé une mauvaise plaisanterie. J'avais vingt-cinq ans, et j'étais bien consciente de mon manque d'expérience.

J'ai fait des stages de psychiatrie, à Bruxelles et à Strasbourg, dans le service du Professeur Kammerer, un homme remarquable qui était alors le seul professeur de psychiatrie en France à être analyste. J'ai rencontré là Lucien Israël. Nous avons bavardé pendant six mois. Le patron m'a remerciée à mon départ de l'avoir converti à la psychanalyse.

Puis j'ai été suivre à Paris des séminaires et des supervisions d'analyses d'enfants animés par les docteurs Serge Lebovici et René Diatkine, et j'ai continué pendant des années à me rendre à leurs réunions de travail après qu'ils aient créé le secteur du 13<sup>e</sup> arrondissement de Paris où se retrouvaient tous les psychanalystes

d'enfants de l'époque.

Nos maîtres bruxellois sont morts en 1959 et 1960 et le petit groupe que nous formions alors a travaillé assidûment à remanier complètement le fonctionnement de la nouvelle « Société Belge de Psychanalyse ». Nous avons notamment instauré des entretiens d'admission qui n'existaient pas jusque là, et exigé une expérience en psychiatrie ou en psychologie préalablement à la formation analytique. Nous avons également organisé des cours théoriques et des séminaires théoriques et cliniques.

*– Quel était l'intérêt pour la psychanalyse ?*

La situation que je connais est celle de l'U.L.B. Le professeur de psychiatrie, dans les années 50, était violemment opposé à la psychanalyse qu'il considérait comme anti-scientifique. Cette position a eu un effet paradoxal : à la suite de mon passage dans le service, à peu près tous les médecins ont commencé une analyse. Nous avons aussi des réunions régulières consacrées à la littérature psychiatrique, pour pallier au vide total de l'enseignement.

La psychiatrie universitaire de l'époque ne se souciait guère de la dimension psychologique. Elle était biologique et constitutionnaliste. On parlait de « dégénérés ». Cela a provoqué une réaction salutaire. Mais on a été trop loin dans l'autre sens, et nous assistons aujourd'hui à un essor de la psychiatrie biologique. Il y a désormais des formations inspirées de la psychanalyse qui se font en dehors de l'université, et plus ou moins dans les facultés de psychologie.

*– Qui est-ce qui enseignait la psychologie à l'époque d'après guerre ?*

Quand je suis sortie du lycée, en 1947, il n'y avait pas d'études de psychologie à l'U.L.B. La licence a été créée deux ans plus tard, en 49. J'ai donc bien du faire la médecine.

Les autorités académiques ont chargé un Français, le docteur André Ombredane, d'organiser une licence en psychologie. C'était-là un homme remarquable et fort titré : normalien, psychiatre et neurologue, agrégé de philosophie. Il a donné des cours passionnants auxquels je me suis précipitée. J'ai eu la chance d'être admise à un séminaire qu'il donnait un soir par semaine, fréquenté par un public très divers, surtout médical. J'y suis restée fidèle des années. Le professeur Ombredane a été mon vrai maître.

Il nous a insufflé une certaine rigueur, qui n'était pas toujours présente dans les cercles psychanalytiques.

J'ai pu faire en un an la candidature en psychologie, mais pas la licence qui était incompatible avec le doctorat en médecine.

J'ai ainsi eu comme professeur Paul Osterieth, un élève de Piaget, qui revenait de

Genève, et donnait un cours de psychologie de l'enfant.

– *Quels étaient vos rapports avec Paris ?*

Très amicaux et réguliers. Nous allions à toutes les réunions possibles. Il y avait les « journées du 13<sup>e</sup> », puis les « séminaires de perfectionnement », organisés par la société de Paris pour les non Parisiens. Au début, c'étaient de petits groupes permettant de vrais échanges. Les années passant, il y a eu bien plus de monde, et forcément moins de discussions possibles.

– *Quels ont été les effets en Belgique de la scission s'opérant à Paris dans le sillage de Lacan ?*

Après la scission française, des Belges, surtout issus de l'U.C.L., ont été se former chez Lacan, puis ont fondé un groupe en Belgique sans prendre aucun contact avec la S.B.P.

– *Pouvez-vous parler un peu de la S.B.P. ?*

Au départ nous étions une équipe de pionniers. Nous pensions qu'il était important de répandre la pensée psychanalytique dans le contexte de l'époque où il n'y avait rien... C'est vrai que nous avons une mentalité de missionnaires et un enthousiasme de néophytes qui s'est évidemment dissipé par la suite. Pendant des années nous avons été un très petit groupe à faire vivre la société de psychanalyse qui aurait très bien pu disparaître sans l'acharnement de quelques uns. Plusieurs confrères se sont orientés vers des activités en dehors de la société, après leur formation : des postes universitaires, de la psychiatrie sociale, ce qui était également souhaitable, mais le fonctionnement de la société de psychanalyse elle-même est resté longtemps précaire, ce qui n'est plus du tout le cas actuellement.

Les membres de la société belge ont toujours été soucieux de garder un contact avec les différents courants psychanalytiques, notamment anglo-saxons. L'école de Mélanie Klein et puis de Winnicott a été fort étudiée.

– *Quel a été l'écho du travail de Lacan parmi les analyste de la S.B.P. ?*

A vrai dire, très limité. Plusieurs membres se sont intéressés à son oeuvre. Tout le monde connaît « le stade du miroir » et le discours de Rome. Mais nous avons eu dans l'ensemble l'impression d'une dérive vers des prétentions philosophiques éloignées de la clinique, et ce que nous entendions rapporter de la pratique de Lacan lui-même et de ses épigones était de nature à nous choquer. D'ailleurs, à Paris même, il y a eu comme vous savez une deuxième sécession avec le départ entre autres de Lagache et Anzieu qui ont fondé la Société Psychanalytique de France. Celle-ci, qui respecte toute la rigueur de la formation et de la déontologie, a d'ailleurs rejoint l' Association Internationale de Psychanalyse.

– *Comment s'est développé la S.B.P. ?*

Il y a eu un afflux de psychiatres et de psychologues. Nous avons organisé de plus en plus des cours, des séminaires, des petits groupes de discussion.

Nous avons à un moment donné instauré des week-end résidentiels trimestriels réunissant les différentes catégories de membres, pour discuter du fonctionnement de la société et proposer des mesures pour l'améliorer. Au fil du temps, il y a eu des modifications dans les règlements gérant la formation et l'administration.

Petit à petit, nos membres se sont enhardis à publier. J'ai moi-même présenté un rapport au congrès des psychanalystes de langue romane en 71 (« Points de vue psychanalytiques sur l'inhibition intellectuelle »). J'ai été suivie en 86 par le docteur Andrée Bauduin (« De l'inconscient »), et en 2001, Le docteur Maurice Haber, Jacqueline Godfrind, Marie France Dispaux et Nicole Carels ont présenté un rapport sur : « De quelques figures de transformation, de l'inter psychique à l'intra psychique ».

Entre-temps, la S.B.P. a organisé tous les deux ans un colloque pendant un week end.

Bien des membres avaient des occupations non strictement psychanalytiques, (psychothérapies individuelle et de groupe, psychodrame, travail institutionnel etc.), ce qui nous a amené à réfléchir à la fécondité de la pensée psychanalytique hors cadre.

– *Les relations avec Paris se sont-elles maintenues au fil des années ?*

Certainement. Bien des membres ont été faire des tranches d'analyse et des supervisions à Paris. Le séminaire de perfectionnement parisien a toujours eu un grand succès parmi les Belges. Nous gardions néanmoins notre liberté de pensée. Ainsi nous avons étudié Mélanie Klein à une époque où elle était ostracisée en France. Je l'ai lue moi-même en anglais avant qu'il y ait des traductions françaises. J'ai entendu Lebovici dire : « Ne vous intéressez pas à ça, c'est sans intérêt ». Depuis cela a bien changé à Paris.

– *Pouvez-vous dire un mot sur la revue de la S.B.P. ?*

Elle vient précisément de fêter ses vingt-cinq ans. Auparavant, Lechat éditait un bulletin qui ne lui a pas survécu. C'est le docteur Maurice Haber qui a pris l'initiative de créer la revue. Malgré nos doutes initiaux, la revue a donc survécu. Le rédacteur actuel a demandé à ceux qui avaient écrit un article dans le premier numéro d'écrire ce qu'ils pensent aujourd'hui de ce qu'ils avaient écrit alors. En ce qui me concerne, cela portait sur « L'intégration de l'interprétation dans les analyses d'enfants ».

– *Comment vous paraît se porter la psychanalyse aujourd'hui?*

Il y a une crise de la pratique de la cure type. Il n'y a plus beaucoup de clientèle pour une démarche aussi longue et coûteuse. En revanche, il y a toujours une énorme demande pour des pratiques dérivées de la psychanalyse : psychothérapies diverses, psychodrame, psychothérapies de groupe etc. La pensée psychanalytique reste donc bien vivante. Ceci est d'autant plus utile que l'enseignement médical s'est complètement détourné de la dimension psychologique et psychanalytique, comme c'est aussi le cas aux Etats-Unis.

Depuis une trentaine d'années, des analystes de la S.B.P. ont répondu à la demande de travailleurs dans des services de santé mentale qui souhaitaient voir leur travail supervisé par des analystes. D'abord informels, des groupes se sont petit à petit structurés, diverses formations se sont organisées pour aboutir, en 1998, à la création d'une A.S.B.L. : l'Institut de Formation à « l'intervention en Santé Mentale ». Beaucoup de participants, après leur formation à l'I.F.I.S.A.M., ont fait une demande de formation à la S.B.P. L'esprit de la psychanalyse y reste transmis, bien que tous les formateurs actuels ne soient plus analystes.

– *Y a-t-il eu des liens entre le surréalisme si vif en Belgique et la psychanalyse?*

Absolument pas. En France, oui. Breton était allé voir Freud, mais ce fut sans suite.

– *Vous aviez évoqué une revue entre les deux guerres...*

Il s'agit du *Disque vert*, une revue littéraire franco-belge d'avant garde, dirigée par Franz Hellens, qui a publié en 1924 un numéro sur Freud.